

**Discours prononcez dans l'Academie Française, le jeudy 29. mai
MDCCXXXII. à la réception de M. l'Abbé Terrasson.**

Contributors

Terrasson, Jean, 1670-1750.

Languet, Jean Joseph, 1677-1753.

Publication/Creation

A Paris : De l'imprimerie de Jean-Baptiste Coignard fils, imprimeur du Roy, & de l'Academie Française, MDCCXXXII.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ysvh6gdv>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

DISCOURS
PRONONCEZ
DANS L'ACADEMIE
FRANCOISE,

Le Jedy 29. Mai MDCCXXXII.

A LA RECEPTION
DE M. L'ABBE' TERRASSON.



A PARIS,
De l'Imprimerie de JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils,
Imprimeur du Roy, & de l'Académie Française.

MDCCXXXII.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.



The page contains several paragraphs of extremely faint, illegible text. The text is arranged in approximately six horizontal sections, separated by small gaps. The characters are barely visible against the aged, yellowish background of the paper.



M. l'Abbé TERRASSON, ayant été élu par Messieurs de l'Académie, à la place de feu M. le Comte DE MORVILLE, y prit séance le Jeudi 29. Mai 1732. & y prononça le discours qui suit.

MESSIEURS,

Quelque inférieur que je sois aux grands Hommes qui ont été admis successivement dans votre Illustre Compagnie ; j'oseray commencer mon Remerciement d'une maniere qui paroîtra peut être d'abord moins timide que la leur : & j'auray la confiance d'avoüer que vous avez eu des motifs convenables dans le choix qu'il vous a plû de faire de moy. Vous jugez bien, MESSIEURS, que je ne fais pas tomber cette convenance sur ma personne ; & en effet, elle regarde uniquement l'Académie dont j'avois déjà l'honneur d'être. Vous avez voulu donner cette marque de considération à un Corps célèbre

dans l'Europe savante , par la sublimité de ses spéculations & de ses découvertes , & utile aux hommes en général par l'assiduité de ses expériences & de ses recherches. Mais qui auriez-vous pû préférer entre tant d'Hommes d'un zele & d'un mérite égal ? La faveur que vous m'avez faite tourne icy à l'honneur de l'Académie des Sciences. En vous contentant du moindre de ses Sujets , & qui n'est chargé que de rendre compte de ses travaux , vous donnez à cette Académie une plus grande preuve d'estime ; & ma fonction subordonnée à celle du grand Académicien que vous lui avez fourni autrefois pour Secretaire , vous a servi de prétexte pour vous lier encore à Elle , par un homme pris aujourd'hui dans son sein.

C'est , MESSIEURS , par l'employ du discours , ou par le genre d'écrire convenable à chaque matiere , que les deux autres Académies placées auprès de Vous dans ce Palais , ont rapport à Vous : & c'est par le choix du stile qui leur est propre , qu'embellissant , pour ainsi dire , leurs professions particulieres , elles se réunissent avec vous sous l'idée commune d'Assemblées d'Hommes de Lettres , & d'Ecrivains François. Je dois dire plus : toutes deux vous sont redevables en quelque sorte de leur naissance ; & le fameux Auteur de votre établissement a été d'avance , & par une suite naturelle de son ouvrage , le Fondateur des deux autres Académies.

C'est sans doute une des plus grandes preuves de l'intelligence du grand Cardinal de Richelieu , d'avoir conçu qu'il feroit sortir tous les genres de

5

Litterature du soin qu'il prendroit d'abord de la Langue. Il a senti que cet objet général, qu'on croiroit borné à la superficie des choses, les embrassoit toutes. L'Académie des Sciences, fondée la première, n'auroit peut-être donné lieu, ni à celle qui cultive l'Erudition Litteraire, ni à la vôtre. Mais la vôtre, s'étant remplie dès ses commencemens d'excellens Hommes de tout ordre, a fait comprendre qu'il pouvoit se former diverses Compagnies d'habiles gens, qui, sachant toutes qu'elles étoient instituées sur votre modele, non-seulement porteroient au plus haut point leur talent propre; mais s'efforceroient encore de prêter aux matieres les plus épineuses cette clarté & cette élégance dont vous leur avez donné l'exemple.

On auroit eu tort de craindre que la politesse du stile, à laquelle vos Prédécesseurs s'appliquoient avec tant de soin, ne fit préférer l'agrément à la solidité du discours. L'expérience a fait voir que le choix des paroles amenoit celuy des pensées, que l'éloquence ne plaisoit principalement que par les choses, & que le pouvoir bien approfondi des mots mis en leur place, n'étoit le plus souvent, que le pouvoir des idées & des raisons mises dans leur ordre. Bien loin d'introduire dans la Langue de vains ornemens; c'est vous, MESSIEURS, qui les en avez bannis: & l'on peut dire aujourd'huy, que le stile le plus parfait est celuy qui, également exempt d'affectation & de négligence, n'attire aucune attention sur lui-même, & laisse à l'esprit une liberté entiere de suivre les vûes & les raisonnemens de l'Orateur

ou de l'Ecrivain. Autant qu'on peut fixer une Epoque à des progrès insensibles, cette réforme, plus nécessaire que par tout ailleurs dans les matieres qui sont du ressort de la justice, semble avoir commencé sous votre second Protecteur, qui en étoit le Chef.

Je ne vous arrêterai pas, MESSIEURS, dans ce passage, quelque respectable qu'en soit la mémoire. Votre admiration, votre reconnoissance même, vous entraînent rapidement vers cet Auguste Roy, dont la gloire donna un nouveau lustre à tout ce qui appartenoit à la France. La Sageffe qui avoit prévenu en lui les années, des Conquêtes bornées par sa volonté seule, une longue félicité : tout dans LOUIS LE GRAND devint l'objet de l'attention de ses Sujets, de ses voisins, des peuples les plus éloignez. L'Académie Françoisé ne se crut née que pour célébrer les Merveilles d'un si beau Regne. La haute Idée qu'Elle conçût de son Roy, fit éclore des Chefs-d'œuvres d'Eloquence & de Poësie, ou pour le louer, ou pour l'occuper plus agréablement que par les loüanges. Toutes les Sciences, tous les Arts, s'éleverent au plus haut degré de perfection, pour se rendre dignes de ses regards, ou seulement du tems où il vivoit. Les Académies qu'il établit alors, les bienfaits qu'il répandit sur tous les Sçavans, servirent plus à faire paroître sa magnificence, qu'à faire naître une émulation déjà excitée par l'éclat de ses vertus & de ses actions. L'adversité lui manquoit encore, pour être le modele de tous les Rois, par la maniere dont il l'a portée; &

pour l'engager à dire à son Petit-Fils, par rapport à la guerre : Ne suivez pas en tout mon exemple. Voilà sans doute jusqu'où peut aller un modele humain ! Voilà aussi la vraie source de la tranquillité, & du bonheur dont nous jouissons aujourd'huy.

Mais quel sera l'Instituteur du Roy Enfant, capable de faire germer le fruit renfermé dans cette importante leçon ; ou le Ministre capable de la suivre sous ses yeux, lorsqu'elle sera devenuë l'inclination & la volonté propre du Roy plus avancé en âge ? Nous sommes trop heureux, MESSIEURS, que ces deux fonctions se soient suivies dans un seul homme : & vous êtes, j'ose le dire, trop glorieux que cet homme unique soit un de Vous. LOUIS LE GRAND, par ses derniers conseils, a laissé la paix à ses peuples pour héritage : mais cet héritage ne pouvoit être cultivé que par de grands soins, & avec une extrême attention. Les travaux guerriers ont un grand éclat ; & quand ils ne seroient pas toujours suivis du succès, l'entreprise seule auroit sa gloire. La Politique a des démarches plus cachées ; mais les grands événemens qu'elle fait éclore, comme les Traitez ou les Alliances, sont un prix d'autant plus flateur des peines que l'on s'est données, qu'elles ont été plus long-tems secretes. L'entretien d'une longue paix, bien plus difficile que les conquêtes ou les conventions les plus avantageuses, n'a aucun terme, où le Ministre recueille la gloire de ses efforts, parce qu'ils ne finissent jamais. Leur durée même les prive de ces accla-

mations & de ces triomphes dont on fixe le jour ; & qu'une sage Politique autorise pour animer les hommes ordinaires. Disons encore que l'abondance procurée aux Citoyens n'est un objet que pour ceux qui veulent le voir : & qu'ainsi l'Héroïsme de l'administration consiste à entretenir & à faire croître le bonheur des peuples au milieu de leur insensibilité ; & sur tout à préparer la continuation de ce bonheur par un partage de sa propre autorité , d'autant-plus généreux , que l'on choisit un plus digne Associé.

Il est inutile, MESSIEURS, de faire l'application de ces traits : & le tems me presse de satisfaire à un des articles les plus essentiels de ce discours, qui est l'hommage dû à la memoire de Monsieur le Comte DE MORVILLE, auquel j'ay l'honneur, trop grand sans doute, de succéder dans votre Corps.

Monsieur DE MORVILLE, né avec des inclinations vertueuses, a eu de bonne heure cette bienveillance, cette décence, qui sauve à la jeunesse ces dérangemens d'esprit & de mœurs, que le Public pardonne encore plus volontiers à l'âge, lorsqu'il les voit, que l'homme fait ne se les pardonne à lui-même, lorsqu'il s'en ressouvient. Il n'avoit paru jeune que par des amusemens ingenieux, & par ces graces de l'esprit, qui l'ont suivi jusque dans l'exercice des talens superieurs, & des grands emplois. Entré dans les fonctions publiques par cette partie de la magistrature qui demande une comparaison continuelle des loix primitives & générales, avec les circonstances présentes & particulieres,

particulieres , une équité sévère dans le principe , & indulgente dans l'application ; une place enfin plus propre que toute autre à faire sentir que les interêts du Prince & des Sujets ne sont que la même chose ; Monsieur DE MORVILLE prouvoit dès-lors qu'il seroit bien-tôt capable de ménager avec des Etats voisins les interêts de la France. Il y a long-tems que l'on a remarqué qu'il est bien plus difficile de traiter avec une République, qu'avec des Couronnes : & les Anciens mêmes en ont apporté des raisons qu'il est aisé d'appercevoir. Mais quel effort de génie y réussira mieux que cet esprit d'insinuation , tiré plutôt de la douceur du caractère , que d'une adresse étudiée ? Monsieur DE MORVILLE fut aimé des Hollandois , & leur fit aimer les François en sa personne. Ce fut aussi ce qui engagea le Prince Regent , grand maître lui-même en l'art de gagner les cœurs , à lui confier à son retour cette partie du Ministère , qui est en quelque sorte une négociation continuë. Mais je ne dois pas oublier de dire , que ce fut dans son absence même , & avant qu'il fût arrivé , que par une distinction digne de Vous & de lui , vous jugeâtes à propos , MESSIEURS , de l'aggréger à votre Compagnie.

Cependant Monsieur DE MORVILLE ne regardoit point les différentes places qu'il occupoit , comme des degrés pour monter plus haut. Il ne s'en faisoit dans son esprit que des titres pour arriver à ce repos honnête , qui néanmoins a été plutôt la consolation que le but de la plûpart des grands Hommes de l'Antiquité. Tous ceux qui ont

eu l'avantage de le connoître familièrement , savent qu'il n'aspiroit qu'à rentrer dans le nombre des Citoyens qu'il avoit servis , non-seulement en servant le Roy , mais en leur procurant en particulier toutes les graces auxquelles il pouvoit contribuer. Et quel homme auroit soutenu avec plus de dignité que lui ce loisir auquel il étoit parvenu ? Plein de goût pour toutes les belles choses , il passoit agréablement des objets qui occupent les Académies des gens de lettres , aux objets que cultivent les Académies qui tirent leur nom des beaux Arts. Ce fut là un des principaux motifs qui engagea l'Académie de Bourdeaux , qui réünit plusieurs sortes de talens en elle seule , à le choisir pour son Protecteur.

17 Mais je dois laisser une si ample matiere à l'éloquence du grand Prélat qui va parler : d'autant plus que l'honneur qu'il me fait de présider à ma Reception , est dû principalement à la memoire de Monsieur le Comte DE MORVILLE , auquel on a souhaité qu'il rendit cet honneur funebre.

Après que M. l'Abbé TERRASSON eut prononcé son Discours, M. l'ARCHEVESQUE DE SENS, répondit.

MONSIEUR,

Il est glorieux sans doute d'être adopté parmi nous par un concours rapide de tous les suffrages. Mais c'est une autre sorte de gloire qui n'est pas moins douce d'avoir des rivaux & de l'emporter sur eux. La difficulté & l'incertitude rendent le succès plus intéressant; & si un concurrent d'un mérite connu a balancé les voix, la préférence a quelque chose de bien flatteur.

C'est ce qui vous est arrivé, MONSIEUR; Un concurrent aimé de plusieurs, estimé de tous par des ouvrages connus, & qui peut-être fera un jour couronné comme vous, en rendant votre Election plus incertaine, l'a rendue pour vous plus intéressante; & le Discours éloquent que vous venez de prononcer, honore notre choix en même tems qu'il justifie votre ambition.

Vos ouvrages avoient commencé depuis long-tems à vous frayer la route vers la place que vous occupez aujourd'hui: Votre Dissertation critique sur un Poëme celebre depuis tant de siècles, avoit montré en vous ces caractères si propres à for-

Preface de
la Dissertation
sur l'Iliade.

mer l'Académicien ; une grande érudition , un stile élégant , un gout délicat ; & sur tout une justesse de raison & de Philosophie , supérieure au gout , au stile , & à l'érudition. Je m'abstiens d'en dire davantage sur cet ouvrage , & de parler du dessein que vous avez eu , d'entrer par là dans la ligue qui vouloit arracher le divin Homere , de la place d'honneur qui lui est deférée depuis tant de siècles : je me garderai bien de me mêler dans cette illustre querelle. Ce qui me paroît certain , c'est que votre attaque vous mérite deux éloges , l'un parce que vous y avez montré plus de moderation , que n'en avoit le héros d'Homere , combattant contre les Troyens , ou disputant contre le Chef des Grecs ; l'autre parce que dans le choix des choses que le monde doit estimer , vous avez donné la preference à cette *Philosophie sublime* , qui n'est autre que la *raison éclairée*. Reste à juger , si la *raison éclairée* , en remarquant les défauts d'Homere , ne lui adjugera pas encore le premier rang , malgré ses défauts même.

Histoire de
Sethos

Je parlerai plus volontiers des éloges qui sont dûs à la nouvelle Histoire que vous avez donné au Public : elle en mérite particulièrement par le dessein que vous vous y êtes proposé , non d'amuser , mais d'instruire le Lecteur & de former ses mœurs. Dans ce siècle , livré peut-être plus qu'aucun autre aux bagatelles indécentes , aux libelles amusants , aux satyres qui n'épargnent ni les hommes ni les Dieux , on est heureux de trouver encore quelques écrivains aussi sages qu'ingenieux , qui veuillent bien s'étudier à déguiser adroite-

ment, sous ce frivole qu'on recherche & dont on ne s'amuse que trop, des leçons utiles de probité, de religion, de modestie & de desintéressement.

Feu M. de Cambrai, vous en avoit donné l'exemple par son *Telemaque*: Ouvrage aussi utile qu'intéressant. Votre Histoire tend au même dessein, & elle a aussi ses graces. Je ne les égalerais pas cependant à celles de *Telemaque*; vous en seriez vous-même offensé: vous, dis-je, qui ayant mis *Telemaque* au dessus de l'*Iliade*, lui avez donné par là un rang que personne n'oseroit ni usurper, ni accepter même sans rougir: Mais après l'admirable *Telemaque*, il y a encore bien des rangs d'honneur auxquels des ouvrages de même nature peuvent parvenir: Le *Votre*, MONSIEUR, en mérite un distingué par la diction qui en est pure & souvent brillante, par la Philosophie qui en est sage, par les événemens qui en sont intéressants & instructifs; & sur tout, comme je l'ay dit, par le dessein que vous vous êtes proposé en l'écrivant. Ce dessein manifeste tout ce que vous sentez en vous-même de gout pour la vertu: Vous vous y êtes peint sans y penser; & lorsque j'ay lû votre ouvrage, ne vous connoissant pas encore, j'ay cru dès lors voir dans votre cœur les principes de toutes ces vertus, que vous rendiez si aimables dans votre Heros.

C'est par cet endroit sans doute, que vous avez mérité dans l'Académie des Sciences, l'amitié & l'estime de vos Confreres: L'Académie Françoisse ne fait pas moins de cas de la vertu & de la pro-

Dissertation
sur l'*Iliade*.
ch. 2. art. 4

bité : elle compte ces qualitez au nombre de celles qu'elle cherche dans ceux dont elle fait choix. Cicéron mettoit la probité au nombre des qualitez de l'Orateur, il la plaçoit même la première : l'Académie Françoisé adopte sa maxime, en imitant son éloquence. Elle méprise les talents quelques brillants qu'ils soient, si ce lustre leur manque; & malgré les murmures du vulgaire, ces Ecrivains dont la plume impie, médifante, ou impure, attire de frivoles applaudissemens, sont parmi nous méconnus ou détestez.

C'est particulièrement par la probité, c'est par les vertus, si je l'ose dire, de société & de commerce, que vous nous devez dédommager de la perte que nous avons faite de M. le Comte de Morville dont vous prenez la place. C'est par cet endroit seul que l'Académie a besoin d'être consolée, d'être dédommée; car pour la réputation & la gloire que ses vertus lui ont acquise parmi nous, elle subsistera toute entière, & la mort n'ôte rien, ni à lui ni à nous. C'est le privilège des sociétés comme la nôtre de s'enrichir chaque jour de leurs propres pertes, & de conserver à jamais la gloire dont chacun de ses membres l'enrichit en y entrant. Dans les Sociétés communes les personnages qui les forment se succèdent les uns aux autres sans en augmenter les trésors: heureux s'ils ne perdent rien de ce qui fait le fond & le mérite de leur corps. L'Académie semble avoir un privilège supérieur: ceux qui y entrent déposent entre ses mains la réputation qu'ils ont acquise & qu'ils acquierent

chaque jour. Leurs ouvrages , leurs talens , leurs belles actions , leurs vertus forment & augmentent d'âge en âge ce fond de richesses qui fait sa gloire. Si elle se donne de nouveaux membres , elle ne perd pas les anciens : ils vivent encore parmi nous : ils sont dans nos mains s'ils ont écrit : ils restent dans nos histoires s'ils ont honoré leur vie par leurs emplois ; & par leurs actions.

M. de Morville vivra parmi nous par la gloire de ses emplois , ou plutôt par celle qu'il s'est acquise en les exerçant : il y vivroit même encore par des ouvrages agréables & enjoués ; fruits des amusemens de sa jeunesse ou des délassemens d'un âge plus meur , s'il ne les avoit fait supprimer tous , avant que de mourir. Nous nous en plaindrions , si ce n'étoit la pieté qui lui a inspiré cet humble détachement. Mais nous n'osons nommer injustice , ce qui , à titre de sacrifice , a été offert à Dieu.

Pour ce qui est de la gloire qu'il a méritée dans ses emplois , elle est à nous ; & je suis chargé par vous , MESSIEURS , dans cette occasion de la conserver à nos successeurs dans son Eloge : Ils ne verront pas sans étonnement la singularité de la destinée de M. de Morville ; c'est-à-dire d'un homme , qui , à l'âge de 40 ans avoit déjà épuisé tous les degrez de la fortune & tous ses revers : d'un homme qui a scû assortir les fonctions si différentes dont il a été chargé , de chacune des vertus qui leur étoient propres ; & dont la retraite a été soutenuë par d'autres vertus , non moins précieuses. Orateur , Magistrat , Ambassadeur , Secrétaire d'Etat , Ministre de la Marine , Ministre des

affaires étrangères, enfin simple particulier; toujours égal dans ces divers états, & toujours aimé. Un tel homme sans doute est un homme rare, & par ses aventures, & par ses merites.

A peine a-t-il vingt ans, qu'en qualité d'Avocat du Roi au Châtelet, il parle tous les jours avec grace, avec force, avec érudition; & en lui la jeunesse se trouve étonnée de se voir associée déjà avec la gravité & la science.

A vingt-cinq ans, Procureur General du Grand Conseil, il devient comme l'ame de cet illustre corps: il y brille par sa droiture & par son intelligence: cependant il n'oublie pas qu'il est jeune; mais sa modestie supplée à la maturité de l'âge, & elle lui concilie l'autorité, qu'un autre ne devoit qu'à sa vieillesse.

Il avoit à peine passé trente ans qu'on l'arrache à ces fonctions qui demandoient un homme droit, un homme ferme & inflexible, & tout à coup on le transporte dans un emploi qui demande le plus, un caractère souple, adroit, insinuant, je dirois presque rusé & dissimulé. D'ailleurs l'Ambassade de Hollande qui lui fut destinée étoit difficile. On sçait quelles étoient alors les préventions qui éloignoient de nous cette République; préventions fomentées par l'antipathie déclarée de quelques-unes des premières têtes de cet Etat.

M. de Morville avec sa franchise, sa probité, sa bonne foi, fit ce que d'autres essayent souvent de faire par la ruse & la dissimulation: Les cœurs luy furent bientôt ouverts, & par lui ils le furent à la nation. On jugea de nous par luy, & par luy
nous

nous parûmes aimables, estimables, sociables, à une République auparavant ennemie & défiante à l'excès. On peut juger de ce succès de M. le Comte de Morville par les négociations plus importantes, plus étenduës & plus difficiles, dont il fut chargé au bout de deux ans, en qualité de Plenipotentiaire au Congrez de Cambray. Là, se conduisoit cette négociation singuliere, qui fera un problême pour les siècles à venir : Négociation qui sans paroître rien décider, opéroit dans toute l'Europe une paix plus durable que celle qui est fixée par des traitez : & qui prolongée pendant plusieurs années, suspendue ensuite, transférée à Soissons, séparée enfin comme par hazard, se trouve en apparence sans conclusion, & cependant sans rupture.

M. de Morville n'y fut pas long-tems : la fortune vouloit le montrer à tous les emplois, l'essayer pour ainsi dire sur chacun, & contente de son essay, le transferer aussitôt à un autre. Un an après on le fait Secretaire d'Etat, & on le charge du détail important de la Marine : De là il passe aussi rapidement au ministere de affaires étrangères.

Dans ce poste délicat & difficile où le Ministre du Roy est obligé pour la défense de ses interêts, de lutter pour ainsi dire sans cesse contre toutes les puissances de l'Europe, de disputer leurs vaines prétentions, & de combattre à tout moment ou leur hauteur ou leur ambition ; dans ce poste, dis-je, M. de Morville scût conserver tout ensemble, & l'estime de son Maître, & celle des Ambassa-

deurs qui négocioient à la Cour ; Ministre secret sans être rusé , caressant sans s'avilir , franc & sincere sans imprudence , grave sans être fier : C'est trop peu dire qu'il gagna l'estime de tant d'hommes choisis de toutes les Nations, elle alloit jusqu'à la confiance & à l'amitié : Et tous se font fait un plaisir de luy en conserver les marques , lorsque la fortune toujours legere dans ses caresses , s'offensa de ce qu'il sembloit vouloir la fixer , par l'égalité de son humeur & de son caractère.

Elle lui préparoit une chute aussi rapide que son élévation , lorsqu'il sçut la prevenir par une retraite genereuse , honoré de l'estime & des graces de son Maître. Il n'avoit pas couru après la fortune , elle étoit venuë comme d'elle-même s'offrir à luy ; il luy ôta le plaisir de consommer sur luy sa legereté ; il renonça de luy-même à son Empire ; & il montra par son choix , qu'on peut être heureux sans ses caresses , content sans ses trésors , & grand sans ses bienfaits.

Il le fut en effet dans sa retraite par cette égalité d'esprit , de conduite & d'humeur qui l'avoit suivi par tout , & par le concert des vertus domestiques , trop souvent méprisées des grands personnages. Dans le secret de la maison & du cabinet, les Heros qui brillent au dehors cessent quelquefois d'être des hommes, ou plutôt, ils sont plus hommes que les autres , par leurs humeurs, leurs bizarreries, leurs défiances & leurs passions : l'Epouse , le domestique , le courtisan éprouvent de moment à autre , la petitesse de ces genies , que le monde estime si grands : M. de Morville accoutumé dans

tous les états divers à ne négliger aucunes des vertus civiles & privées, en recueillit le fruit dans sa retraite, & il en éprouva la douceur : Bon mari, bon fils, bon maître, bon pere, bon ami ; après avoir dépoüillé les titres qui attiroient la foule & les respects, il se trouva encore environné d'une famille aimable, & d'une multitude d'amis : sa maison pour être moins tumultueuse n'en étoit gueres moins fréquentée : ce n'étoit plus des Audiences, mais ce n'étoit pas non plus une solitude : l'empressement des amis remplissoit abondamment le vuide qu'avoient laissé les Clients : on faisoit sa cour, non à son crédit, mais à sa probité, à ses connoissances sur tous les arts, à son gout pour les belles lettres : les Ministres étrangers ne venoient plus négocier, mais ils venoient converser, & ils y venoient assiduëment : ils luy avoient conservé cette confiance qu'ils n'accordent ordinairement qu'à l'estime, & qu'ils refusent presque toujours à la dignité : Un d'entre eux Ambassadeur & beau-frere d'un grand Empereur, quoique d'une Religion differente, luy donna en mourant une marque bien singuliere de cette confiance commune : Il fit executeur de son testament celui qui n'avoit plus d'autre rang pour mériter cette distinction, que sa seule probité.

Le Prince
Kourakin.

Ce qui doit ajoûter un nouveau lustre au mérite de la vie privée de M. de Morville, ce fut le respect qu'il eut toujours pour l'autorité qui étoit passée en d'autres mains, & l'estime qu'il conserva pour M. le Cardinal qui en étoit le principal dépositaire. Honoré de l'amitié de ce Ministre &

des graces qu'il reçut par son canal, M. de Morville en parloit volontiers avec éloge ; il s'entretenoit avec plaisir du mérite des événemens auxquels il n'avoit plus de part ; & il admiroit surtout dans le Ministre , aussi modeste que puissant, une vertu qu'il avoit chérie & cultivée luy-même avec tant de soin, & j'ose le dire, avec tant de succès.

Puis-je nommer ici, MESSIEURS, M. le Cardinal de Fleury sans donner quelques momens & à vos sentimens pour luy, & à ma reconnoissance ? Dûssai-je m'écarter de mon objet : Celuy que je vous presente ne vous est pas étranger : C'est votre confrere, c'est lui qui est aujourd huy votre Directeur ; & si le sort l'a choisi, nos vœux secrets le confirment. Je remplis sa place par votre ordre ; mais je n'ay accepté cet honneur que pour luy en rendre l'hommage, & pour exposer dans cette occasion, ce que vos cœurs & le mien ressentent pour un Ministre, dont chacun de nous feroit son ami, s'il étoit moins grand.

Que dis-je, moins grand ? les dignitez l'élevent audessus de nous, mais sa modestie l'en raproche, elle luy fait oublier tout ce que son rang a de grandeur, & le plus puissant des sujets, est aujourd huy le plus simple, le plus modeste, le plus affable.

La France a vû plusieurs fois des Cardinaux Ministres, qui par les prodiges de leur gouvernement ont mérité divers éloges des siècles futurs ; mais ils n'étoient pas moins grands par le faste de leur dignité, que par la puissance qui y étoit attachée. Ils cueilloient le juste fruit de leurs travaux par

les richesses & les dignités qu'ils amassoient dans leur maison. Ils méritoient les respects, mais ils ne les haïssent pas : Ils aimoient à se voir entourés d'une Cour nombreuse, d'une foule de domestiques, quelque fois d'une garde aussi formidable que celle de leur Maître.

Je vois dans le Cardinal Ministre, une autre sorte de prodige ; c'est celui que le sage admiroit, & dont il disoit avec étonnement, *où le trouverons-nous !* un homme au milieu de tous les biens, qui n'en veut posséder aucun ; dispensateur de tous les bienfaits, il ne prend rien, il ne reçoit rien, il refuse ce qui lui est le plus légitimement attribué, ce qui lui est le plus gracieusement offert par son Roy : à peine sçait-il s'il a un nom, s'il a des parens ou des alliez : ceux-ci n'obtiennent que des graces communes, & des graces méritées par leurs propres services.

Je le vois aussi puissant, aussi absolu qu'aucun de ceux qui l'ont précédé dans le même rang, mais je le vois & sans faste & sans suite ; j'approche de son appartement sans essuyer de rebuts ; je ne rencontre sur ma route ni garde ni défense, à peine vois-je quelques Domestiques, tous aussi obligés, que leur maître est affable : je pénètre jusqu'à son Cabinet sans trembler ; il se montre seul, mais je vois autour de lui toutes ses vertus, sa modestie, sa douceur, sa piété, son détachement ; cette garde ne m'effraye pas : je parle avec la confiance qu'il excite luy-même, & soit qu'il accorde, ou qu'il refuse, il n'importe, je le quitte en luy livrant & mon amour & mon estime.

Heureux le Prince qui a sçû choisir un Ministre aussi desinteressé que fidèle, un Ministre sans hauteur, sans fiel, sans passion, sans humeur, sans cupidité: Plus heureux d'avoir puisé dès sa jeunesse dans les instructions & les exemples de ce sage conducteur, cette pieté, cette bonté, cette moderation qui releve l'éclat de la Majesté, & qui sans affoiblir nos respects, captive nos cœurs & notre amour. Heureux son Peuple, si malgré le penchant qui le porte à murmurer toujourns, à critiquer & à se plaindre, il sçait connoître le bonheur qu'il a d'obéir à un Roy affable dans sa cour, pacifique dans ses desseins, religieux dans ses devoirs, chaste dans ses plaisirs, moderé dans tous ses desirs.

Me suis-je trop écarté de mon sujet, MESSIEURS? Au moins vous me l'avez pardonné: ce que je sçai de vos sentimens, m'assure que je l'ai pû sans vous déplaire. Je reviens au premier objet de nos éloges & de nos regrets, & je contemple encore un moment notre Confrere dans la fin de sa course. Ce moment n'est pas le moins brillant pour luy; il est aussi le plus instructif pour nous. Une vie ornée de tant de vertus morales, que le monde louoit & estimoit, lui déplût à luy-même aux approches de ces moments, où les grandeurs, les sciences, les applaudissemens, les vertus même, qu'on peut appeller prophanes, sont rangées au nombre des vanités: C'est ainsi que l'on en juge, lorsque la lumiere de l'Eternité qui approche, commence à dissiper les ombres qui nous cachent les défauts de ces biens & de ces vertus. M. de Morville, éclairé de bonne heure par cette favo-

rable lumiere, recourut à Dieu de bonne foy, il s'humilia, il gemit; peut-être trouva-t'il de quoy gemir & s'humilier dans tout ce que nous avons crû si loüable en luy, selon les vûës humaines: il mit en Dieu seul sa confiance, & il nous laissa en mourant cette salutaire leçon qu'il donna à sa famille: Qu'il n'y a rien de vraiment estimable, que les vertus chrétiennes, rien n'est solide que la Religion, rien n'est heureux ou consolant, que la fidelité à la pratiquer; & que comme l'a dit un grand Roy, après avoir épuisé toutes les délices de l'esprit & des sens; *Tout est vanité sur la terre, & rien autre chose que vanité.*



Bouillet

